

CONTES DE LORRAINE

II

LA FILLE VAMPIRE

Ly avait une fois un roi d'un beau pays à qui un voisin avait déclaré la guerre. Le pauvre roi était bien désolé, car il n'avait pas d'argent et n'était pas prêt à faire la guerre. Un jour qu'il était allé se promener bien soucieux dans la campagne, il rencontra un grand Monsieur, habillé tout en noir, qui lui demanda : « Monsieur le Roi, vous avez l'air bien ennuyé, contez-moi donc vos peines. » — Ah ! oui, je suis bien ennuyé. On m'a déclaré la guerre, je n'ai pas d'argent et je ne suis pas prêt. Qu'est-ce que je vais devenir, n'étant pas en mesure de me défendre. — Ce n'est que cela, répondit le grand monsieur, je vous donnerai de l'argent tant que vous en voudrez ; seulement permettez-moi de me donner dans vingt ans un objet que vous avez maintenant dans votre ménage que vous ne savez pas et que vous ne connaissez pas. — Oh ! pensa le roi, je connais à peu près tous les objets de mon ménage : s'il y en a un que je ne connaisse pas, ce ne doit pas être grand chose et cela ne me fera pas grande peine de le donner dans vingt ans » Voilà donc le marché conclu, et le roi qui signe le papier que lui présente le grand monsieur.

Le roi rentre chez lui, tout content, débarrassé de ses soucis. Arrivé à la maison, il voit l'argent qui tombait par les cheminées et remplissait les chambres. La reine, au milieu de tout cet argent, ne savait pas ce que cela voulait dire, mais elle était contente tout de même. Elle demanda à son mari ce que cela signifiait. Le roi lui raconta comment, se promenant bien soucieux dans la campagne, il avait rencontré un grand Monsieur tout noir qui lui avait promis autant d'argent qu'il en voudrait s'il voulait lui promettre, pour dans vingt ans, un objet de son ménage qu'il ne savait pas et qu'il ne connaissait pas. — Malheureux, lui dit la reine, c'est le Démon que tu as vu, et ce que tu as promis c'est l'enfant dont je suis enceinte. C'est cet enfant qui est l'objet de ton ménage que tu ne savais pas et que tu ne connaissais pas. »

Vous pouvez penser que le roi fut bien triste en entendant cela. Cependant il lui fallut partir pour la guerre. Grâce à l'argent qu'il avait tant qu'il voulait, il put réunir une forte armée, faire la guerre

et gagner toutes les batailles. Quand il rentra chez lui il trouva une belle petite fille dont sa femme avait accouché.

La petite fille grandit, et ses parents en la regardant étaient bien tristes en pensant au sort qui l'attendait à ses vingt ans. Ce ne fut que lorsqu'elle fut déjà bien grande que sa mère la prévint qu'elle était vendue au démon. Le jour qu'elle eut ses vingt ans, la belle jeune fille dînait avec ses parents quand le démon frappa à la porte. « Entrez. » Il entre et salue la société. Sa première raison en entrant est de dire : « Voilà mon objet, il est beau, je ne suis pas volé. » — Puisque mon père m'a vendue, je veux aller avec vous, mais vous me ferez enterrer dans la grande allée de la cathédrale et toutes les nuits je veux un factionnaire du régiment de mon père pour garder ma tombe. »

Elle meurt et le diable la fait enterrer comme elle l'avait voulu. Toutes les nuits on mettait un factionnaire qu'on ne revoyait jamais. Car tous les jours elle sortait de son tombeau à minuit moins le quart en disant :

Où est-il ? oh ! malheureux père,
Mon factionnaire
Que je passe ma colère !

Elle se jetait dessus le factionnaire et le dévorait, puis rentrait pour minuit dans son tombeau.

Cela dura quelque temps ; des régiments entiers désertaient et le roi ne trouvait plus de soldats. Il était obligé de promettre de grosses sommes à des gens de bonne volonté pour monter la faction et des fortunes à ceux qui lèveraient le sort.

Il y avait dans la capitale une pauvre femme qui avait trois fils. Elle était bien pauvre ; aussi l'aîné de ses fils, tenté par la somme promise, voulut essayer de lever le sort, il ne revint pas. Le second essaya aussi mais il fut dévoré comme son frère. Le plus jeune, qu'on appelait Jean, dit à sa mère : « Je veux aller rechercher mes frères. Je ne serai pas si bête qu'eux. » La mère se mit à pleurer. « Pense donc, mon fils, je n'ai plus que toi, qu'est-ce que je deviendrai si je te perds ? » — Soyez tranquille, je reviendrai, mère, et nous serons riches, vous n'aurez plus besoin de travailler. » Il s'en va trouver le roi et demande de monter la faction, ce qui lui est accordé facilement. Pendant qu'il allait remplir son devoir, pas trop rassuré, il rencontre une belle dame qui était la Sainte Vierge.

Elle lui dit : « Où vas-tu, Jean ? » — Je vais monter la faction près du tombeau de la fille du roi, mais je ne sais pas ce que je vais devenir. Je crois bien que je resterai là-bas comme mes frères. —

Fais comme je te dirai et ne crains rien. A minuit moins un quart, quand la fille du roi sortira de son tombeau en disant :

Où est-il ? oh ! malheureux père,
Mon factionnaire
Que je passe ma colère !

tu seras monté sur la chaire, elle ne te verra pas d'abord, et quand elle te verra, il sera minuit et elle sera obligée de rentrer dans son tombeau. » Jean fit comme la belle dame lui avait dit ; à minuit moins un quart la fille du roi sortit de son tombeau en criant :

Où est-il ? oh ! malheureux père,
Mon factionnaire
Que je passe ma colère !

Elle cherchait partout des yeux le pauvre Jean perché sur sa chaire pas trop rassuré. Elle le vit, et s'élança sur lui, mais minuit sonnait quand elle mit le pied sur la première marche de la chaire. Elle fut obligée de rentrer sous terre, en poussant des cris horribles qui firent trembler la cathédrale et les maisons d'alentour. Au jour on revint relever Jean de sa faction. On fut bien étonné de le voir encore vivant, et on le conduisit au palais où le roi lui donna la somme promise en lui demandant de retourner encore à la cathédrale comme factionnaire. Jean ne voulait pas, mais le roi doubla la somme promise, et pressa tant le bon Jean que celui-ci accepta.

Il alla porter sa récompense à sa vieille mère, et avait bien envie de se sauver pour ne pas monter une nouvelle faction. Il rencontra encore la belle dame qui lui dit : « Où vas-tu, Jean ? » — Je veux me sauver, car le roi m'envoie encore au tombeau de sa fille, et cette fois-ci je serai pris. — Fais comme je t'ai dit. Monte sur la chaire, elle ne te verra que trop tard. » Bref, cela se passa comme la nuit d'avant, sauf que la fille du roi était sur la dernière marche et touchait presque Jean quand minuit sonna.

Le roi, à qui on ramena Jean sain et sauf, fut bien étonné et en lui payant la somme promise, il lui demanda de recommencer encore, moyennant une somme énorme. Jean, sans trop savoir ce qu'il faisait, accepta. Mais à peine sorti il voulait se sauver, quand il revit la belle dame. « Cette fois-ci, lui dit-il, je n'irai plus. Je ne saurais plus où me mettre ; la dernière fois elle avait le pied sur la dernière marche, puis elle m'attraperait. » — Faites comme je vous dirai, et vous n'aurez rien à craindre. Prenez une grande échelle que vous dresserez contre le grand crucifix. A 11 heures 1/2 vous monterez avec un *asperges* et un bénitier. Vous vous mettrez à cheval sur le bras du crucifix et vous retirerez l'échelle. Quand elle sortira,

elle vous appellera. Répondez-lui de faire comme vous ; faites-lui faire le *Nom du père* et dire ses prières et jetez-lui de l'eau bénite. » Jean dit oui et alla monter la faction. A 11 heures et demie, il monta sur le grand crucifix avec son *asperges* et son bénitier. A minuit moins le quart la fille du roi sort de son tombeau en disant :

Où est-il, oh ! malheureux père ?
 Mon factionnaire
 Que je passe ma colère !

Elle le vit sur son crucifix et l'appela de sa voix la plus douce. « Jean, viens, mon Jean, je ne te ferai pas de mal. » — Oui, je viendrai, mais faites comme moi le *Nom du père*. — Je ne peux pas. — Faites comme moi. » Il lui donne l'exemple et elle finit par y arriver. Un morceau du linge qui la couvrait tomba. « Dites le *Notre Père*. » — Je ne peux pas. » Il le dit avec elle mot par mot, et à chaque mot de prière un morceau du linceul tombait. Pendant tout ce temps il jetait de l'eau bénite à force. Il lui fit dire le *Je vous salue Marie*. Arrivé au dernier signe de croix, elle avait encore plus de mal, Jean jetait toujours son eau bénite, il n'en avait plus et finit par jeter son *asperges* et son bénitier. Enfin elle arriva à faire son *Nom du père* et le dernier morceau de linge tomba. Il était temps, minuit sonnait. Le tombeau se referma avec fracas sans engloutir la belle jeune fille « Tu m'as délivrée, ô Jean, tu peux descendre sans crainte, je ne peux plus te faire de mal. » Jean descendit et couvrit la jeune fille, qui était toute nue, d'un drap d'autel. La jeune fille voulut avant de sortir de l'église que toutes les troupes de son père soient rangées sur son passage jusqu'au palais où elle rentra ; mais elle ne voulut jamais voir son père qui l'avait donnée au diable. Elle épousa Jean qui devint roi et ils vécurent heureux.

(Conté par Charlotte André, femme Ballot, à Raon-l'Étape (Vosges).

CHARLES SADOUL.

